

A Travers la Ville

Aurons-nous, enfin, une bibliothèque publique, ou ne l'aurons-nous pas?

Notre jeune édile, M. Honoré Mercier reprend à nouveau, à l'Hôtel de Ville, cette question tant discutée, et, tout en le félicitant de cet acte de civisme et de courage, je me demande quelle sera l'issue de ce projet.

Il est tout simplement inouï, inconcevable, — "siècles futurs vous ne pourrez le croire" — qu'en une ville comme Montréal, qui se vante d'être la métropole du Canada, qu'en une ville si populeuse, si riche, et si orgueilleuse de l'être, on n'ait pas encore de bibliothèque publique, quand Québec compte depuis longtemps déjà son Institut Canadien.

Les plus humbles bourgs aux Etats-Unis, ont, aux frais de leur municipalité respective, leur salle de lecture gratuite; les citoyens de Montréal ont des "bars" où se distribue le "free lunch", mais d'endroit où se livre le pain intellectuel, point.

Je me suis souvent demandé à quoi tenait cette singulière mentalité. Evidemment, il y a, parmi nous, des gens qui ont peur de se décrasser l'intelligence, comme il existe de ces malpropres qui, par aversion innée, redoutent, sur leur personne, les trop fréquentes ablutions d'eau pure. Et ni l'une, ni l'autre de ces catégories n'osent avouer leur morbide préférence.

Qui est ouvertement contre la fondation d'une bibliothèque publique? Personne. Peut-on citer des noms? Aucun. Cependant, à chaque fois que ce projet est agité devant le public, il est remis à plus tard, ou renvoyé tout à fait, sous un prétexte ou sous un autre.

De quelle part viennent donc ces menées mystérieuses et sourdes agissant dans l'ombre, et empêchant constamment l'opinion publique de se manifester?

Quelles sont ces phalènes qui s'interposent avec tant de persistance entre nous et la lumière? Il serait grand temps que le peuple sût leur

nom, afin de juger s'il doit renvoyer encore, à l'Hôtel de Ville et remettre en de telles mains le développement et le progrès intellectuels de la ville.

Quand Carnegie a voulu nous faire don d'une bibliothèque — un cadeau, rien que ça! — la majorité de notre édilité l'a refusé. Il paraît que c'était dérogoire à notre dignité, à notre fierté nationale, — cher et malheureux adjectif employé trop souvent, de nos jours, à couvrir les pires inepties, — qu'il était indigne de nous, dis-je, d'accepter ce présent d'un étranger. On le refusa. Très bien. Mais après ce geste désinvolte, la fierté et la dignité civiques ne devaient-elles pas, à leur tour, se hâter de construire cette bibliothèque si nécessaire, afin de leur épargner, dans l'avenir, l'humiliation d'une offre semblable et la honte d'avoir pu sembler l'attendre?

Loin de là, l'édilité a continué à s'occuper de pavage. Pavés, pavés, on n'entend parler que de cela, et on nous donne que cela, avec ou sans jeu de mots.

Il se trouve donc, sans que nous puissions, au juste, préciser pourquoi, que M. Honoré Mercier, en présentant le projet pourtant si simple et si nécessaire de la bibliothèque publique fasse un acte de civisme d'un héroïsme peu ordinaire.

Réussira-t-il? Aura-t-il assez de courage, d'énergie, de persévérance pour mener ce grand œuvre au succès?

Nous pouvons y compter. N'est-il pas le fils de son père?

Les Montréalais, qui ont un sentiment si élevé de leur ville, ont-ils le souci de sa tenue, de sa beauté?

Si l'on peut obtenir que les fils du télégraphe et du téléphone soient mis en des conduits souterrains, ce sera un grand pas de fait en faveur de l'embellissement de Montréal. Paris, la plus belle ville du monde, n'offre pas la vue choquante de ces multiples réseaux aériens et de ces forêts de poteaux disgracieux.

Et puis, ce qu'il nous faudrait en-

core, ce seraient des arbres le long des rues. Le charme principal des plus belles villes américaines nous vient de la sensation causée par ces ombrages frais et sains.

Il semble qu'autrefois, on avait, plus qu'aujourd'hui, le soin d'orner les trottoirs de feuillages. Dans les anciennes rues, devant les vieilles résidences, on voit encore des arbres. Hélas! ils s'en vont rapidement, et jamais ne sont remplacés.

Je voudrais encore, à Montréal, de la musique dans quelques-uns de nos squares publics.

Aucune fanfare joyeuse ou belle ne claironne sous notre ciel, et pourtant, la musique, la grande, la divine musique est le bon réconfortant du cœur et de l'âme. Voilà une lacune à combler avant que nous puissions lutter avec avantage contre beaucoup de plus petites villes dans notre Dominion.

Lévis, la ville natale de notre regretté poète national, Louis Fréchette, vient de donner le nom de son illustre enfant à l'une de ses rues principales. Un comité vient aussi de se former, au même lieu, pour l'érection d'un monument au barde canadien.

J'espère que Montréal, où le poète a vécu et où il est mort, suivra ce touchant exemple.

A notre édilité appartiennent le droit et le devoir de donner à l'un de nos grands boulevards le nom de celui qui jeta tant d'éclat sur nos lettres canadiennes.

A ses amis et ses admirateurs revient la douceur chère de donner à sa mémoire l'hommage d'un monument.

Ils ne s'y déroberont point.

FRANÇOISE.

Les progrès du féminisme. Des petites filles, d'ordinaire très sages, sont en train de se disputer et de se battre. Les mamans interviennent:

—Qu'est-ce que vous avez donc, aujourd'hui?

Alors, une des bambines:

—Nous jouons aux élections!

On n'a jamais pris longtemps l'ombre pour le corps: il faut être si l'on veut paraître.—Mme de Sévigné.